

Pas d'humanité sans conflictualité

Un regard systémique sur les conflits

Souvenir d'un texte qui n'a pas été lu...

Intervention au pré-congrès de la
Société Française d'Accompagnement et de soins Palliatifs
Montpellier, juin 2014

Si « le conflit est père de toutes choses » (Héraclite), quelle est la mère ?

D'un point de vue systémique, la conflictualité se pose et s'impose comme à la fois inévitable et comme constitutive de l'être humain. A distinguer de l'agressivité et de la violence qui n'en sont que d'éventuelles conséquences, plus ou moins intenses.

Construits pour ne percevoir que les différences

Nous sommes ainsi construits que nous ne percevons que des variations de stimulations. Tout stimulus constant est destiné à s'affadir, à disparaître. D'où notre besoin permanent d'excitants, dans des proportions, quantitatives et qualitatives, variables selon les individus, mais nécessaires pour tous (et toutes, dois-je ajouter pour sacrifier à la bien-pensance égalitaire d'aujourd'hui). Les différences, sources d'innombrables conflits, sont indispensables à la perception de la vie même.

La première perçue comme radicale, permanente, la plus fondamentale sans doute de ces différences, c'est la différence des sexes, censée disparaître de nos jours au profit d'une égalité de genre.

La pesanteur et la gravité, premier conflit

La station verticale de l'homme est la première, et quasi permanente, des conflictualités auxquelles l'homme a affaire¹. Entre l'attraction de la pesanteur, son goût pour l'abaissement, et la station bipédique, cet élan vers le haut, il y a lutte de chaque instant², avec cette victoire finale, toujours, pour la pesanteur, le retour à la terre dont l'incinération peut sembler nous libérer définitivement : fumée contre poussière.

Les inévitables polarités : problématiques et problèmes

Nous ne nous repérons que dans des oppositions, pas nécessairement si naturelles que ça. Bas/Haut, chaud/froid, proche/lointain, ami/ennemi, vivant/mort sont des oppositions qui ne posent pas trop de problèmes, quoique déjà entre ces polarités se situent bien des nuances, des progressivités, ou des pistes traversières, des ouvertures sur d'autres mondes : entre vivants et morts, il y a les fantômes, les zombis, les revenants, les souvenirs, les cicatrices, les dettes et mille autres façons d'être morts et vivants à la fois.

Toutes les grandes questions existentielles (« les problématiques ») se situent ainsi dans un entre deux (extrêmes) instituées par le langage, où chacun a à se situer, sans que nul ne puisse prétendre, quoiqu'il en dise, donner la « bonne » réponse pour tous. Même si chacun de nous s'appuie sur sa culture, sur son éducation, sur les sagesses disponibles sur le marché des sagesses, il s'agira toujours en fin de compte, d'assumer un choix qui nous fonde en tant que sujet singulier et unique.

Ex-sister, c'est (im)poser quelque chose de soi en dehors de soi. C'est donc occuper un espace dans un univers qui a horreur du vide, et dans lequel aucune place ne nous a été réservée. Le monde peut tourner sans nous, Gaïa n'a ni intentions ni projet à notre égard³. Le monde n'est pas (plus ?) le jardin qu'un Dieu plus ou moins bienveillant a mis à notre disposition. Mais, la relation au monde, quelle que soit la puissance de nos techniques, ne nous rend pas indépendants de ce monde. Au mieux, nous pouvons le détruire, ou plutôt, nous le rendre invivable. Mais lui continuera sa route, indifférent aux misères de ses parasites. Il continuera à être ce réel qui fait énigme, que nous interrogeons et qui répond toujours au delà de nos compréhensions. Nous ne sommes que des ânes savants courant après la carotte du réel...

Réel, frustration, colère et haine... mais pas seulement !

Le réel, en effet, nous le rencontrons dans l'échec, dans la frustration de quelque chose qui se refuse à nous, à notre satisfaction immédiate. Bien avant de le rencontrer dans le travail, lors de la réalisation d'une tâche, comme le rappelle utilement Christophe DEJOURS⁴, nous le rencontrons dès nos premières respirations, à travers l'insatisfaction momentanée d'un besoin et son ressenti/expression. « S'il n'y avait que moi »... tout irait pour le mieux, sans refus, sans frustration... Mais il n'y a pas que moi, et j'ai besoin de ce monde extérieur qui échappe à mes désirs et à mes volontés, qui me tient tête. La découverte (et la construction d'une représentation) de soi se fait en même temps que la découverte (et la construction d'une représentation) du monde à travers l'expérience de l'insatisfaction, de l'impuissance, de l'échec, de la frustration. D'abord au-delà des mots, dans la chair. Autant dire que cette rencontre n'est pas, de prime abord, bien agréable. En même temps, il ne faut pas oublier que c'est de ce réel auquel on se heurte que viennent toutes satisfactions et toutes occasions de plaisir. D'où sans doute une ambivalence fondamentale inscrite en nous dès nos premières expériences. Penser l'être humain dans ses inévitables dépendances à ses environnements pour la satisfaction de ses besoins - ce que je résume par la formule : *nos besoins sont intérieurs, leurs satisfactions passent par l'extérieur* - suffit pour comprendre la conflictualité inévitable dans laquelle nous sommes : renoncer à ses besoins pour réduire sa dépendance / maîtriser (affronter) son environnement pour assurer ses « approvisionnements » biopsychologiques. Cette conflictualité est à la fois à l'intérieur de chacun, et entre chacun et le monde qui l'entoure. Comment ne pas détester ce dont on dépend et qui nous prive ? Comment ne pas adorer ce qui nous comble ?

Si Lacan et ses suiveurs pensent que c'est le langage, de par sa structure même qui présente l'absence, qui nous impose donc cette frustration fondamentale du manque, je pense que nous en faisons l'expérience corporellement bien antérieurement. Et que le langage joue là un double jeu intéressant car il rend justement présent l'absence : il peut donner l'illusion de compenser le manque, il permet aussi du même coup l'attente et la

patience. Davantage peut-être qu'il ne serait la source de la haine comme l'affirme un peu péremptoirement Jean-Pierre Lebrun par exemple⁵. Il est d'ailleurs intéressant que, dans le texte auquel je fais ici référence, l'auteur allie toujours absence et haine, et les sépare des notions de manque et de désir, alors que manque et absence me semble assez apparentés, sur la même face de la médaille, et que donc désir et haine ont aussi à voir. D'autant que la face opposée sur laquelle se trouveraient satisfaction et présence montre que ces couples ne sont pas si évidents que ça : la haine a besoin d'une présence à laquelle s'en prendre, et il y a des absences qui soulagent comme il y a des présences qui gênent.

N'existant que par l'échange, notre sentiment de sécurité ne peut venir que d'une relative stabilité des relations qui doivent être rendues possiblement prévisibles. Toute conviction, toute croyance, se fonde sur l'expérience et ne peut donc ainsi qu'être vraies... pour celui qui les vit. Confiance et méfiance vont ainsi de pair portées par des relations toujours à la merci d'une déception, en mal comme en bien pour reprendre l'heureuse expression des suisses francophones.

Mais cette sécurité relationnelle nous impose de nous faire à la fois aimer et reconnaître. A nous distinguer tout en appartenant, à nous opposer tout en nous soumettant. Se montrer estimable, intéressant, aimable impose de se soumettre peu ou prou à des opinions extérieures. Une identité se co-construit ainsi, qui nous impose de nous ressembler, et de ressembler au portrait que d'autres (se) font de nous⁶. Conflictualité encore entre l'amour qui ne s'adresserait qu'à une image de soi et désir d'être aimé pour ce que l'on est, sans savoir ce que cet être-soi signifie puisqu'il s'agit d'un processus toujours en devenir. Cela implique qu'il faudra trier, mettre hors-soi des choses qui ne collent pas avec cette identité nécessairement limitante. L'homme-dé⁷ qui s'en remet au hasard pour être défini finit dans la folie et la violence. Il faut donc mettre en dehors de soi toutes les choses qui gênent, encombrant, contrarient. Où les mettre, sinon chez les autres, nos inévitables fournisseurs-débiteurs ? Tout ce que je ne peux accepter en moi, je le reconnaîtrai volontiers chez les autres : les pensées et les émotions que je ne peux accepter, les comportements que je me refuse... tout ce que je ne peux reconnaître comme faisant partie aussi de moi, que je l'exprime ou pas, que j'y cède ou pas, moins je peux l'admettre comme étant mien aussi, il me faudra trouver des partenaires pour les incarner, me garantir que c'est bien ailleurs que cela se trouve. Plus je suis cultivé, plus je verrai de barbares... Au point que l'on devrait se demander si la culture, le plus souvent présentée comme le rempart contre la barbarie⁸, n'en est pas au contraire la complice la plus zélée. Le monde est une poubelle dans laquelle chacun doit trouver sa nourriture tout en y logeant ses déchets. Comment s'étonner alors que notre désir de perfection et d'estime de soi entretiennent un monde de moins en moins vivable. *Toute négativité que nous n'acceptons pas d'identifier en nous devra être reconnue en dehors de nous.* Nous aurons remplacé le conflit intérieur par une conflictualité avec l'extérieur. Pas étonnant dans ce cas que les « identités nationales » soient des causes si fréquentes de guerres. Il y a des liens fort entre identités personnelles, identités culturelles et barbaries. Les mêmes blagues dépréciatives circulent en permutant les rôles vers un voisin plus au nord ou plus au sud. Quoi de mieux qu'un proche-lointain pour s'affirmer meilleur, supérieur ? Il faut avoir toujours sous la main ce que l'on ne veut pas (chez soi).

Comment vivre dans un monde élargi : le double jeu des politiques

Dans un monde élargi, technicisé et virtualisé grâce au numérique, l'argent devient volontiers, de moyen absolu, une fin absolue. A son ascension correspond une dépréciation symétrique des investissements relationnels réduits à leur utilité, à leur rentabilité. Le cercle des amitiés désintéressées se réduit d'autant. Le « bonheur » devient un produit, toujours remis à plus tard, vite périssable, lié à des objets à renouveler en permanence dans un manque entretenu et indispensable à un taux de croissance soutenu (du PIB qui peut se définir comme la Production Imbécile et Brutale).

Reprenons maintenant ce qui était dit plus haut sur les identités culturelles. Le pouvoir et ceux qui s'y accrochent utilisent toujours la différenciation du « nous » et du « eux ». Tout totalitarisme, qu'il soit idéologique ou financier, a besoin (génère, construit) les deux ennemis dont il a besoin pour justifier ses lois d'exception : un ennemi extérieur (pour polariser les haines) et des ennemis intérieurs (pour justifier la dictature).

Souffrance, maladie, mort et désirs de mort

Ce que j'ai présenté précédemment comme des contraires, des opposés, des extrémités éloignées, peuvent être, et même, dans une perspective systémique, doivent être vus comme des compagnons de route inséparables. L'un ne va pas sans l'autre, chacun tire sa valeur et son sens de l'appui de l'autre. Adversaires complices, frères ennemis inséparables, jumeaux contrastés, il nous faut les penser ensemble, dans le même mouvement qui les font exister l'un et l'autre : pas de vie sans mort, ni de mort possible sans vie. Pas de santé sans maladie qui s'appuie sur elle pour se développer et se nourrir. Pas d'amour sans haine. Ce qui fait exister l'un est toujours le support qui rend possible l'existence de son contraire. Pas de soleil sans ombre.

Ce texte n'était qu'un projet d'intervention qui fut tout autre puisque je déteste « lire » un texte déjà rédigé alors qu'un public « vivant » est là.

De plus, dans ce pré-congrès de la SFAP, je suis intervenu avec deux personnalités éminentes, sur le thème du conflit et du stress : le Colonel Bourboulon, spécialiste du renseignement et des situations de tensions comme les prises d'otage et Michel Ghazal, négociateur et formateur à la négociation. Ils ont heureusement apporté leurs savoirs et savoir-faire aux quelques affirmations générales que j'ai présentées et dont j'inscris les idées principales ci-dessous, qui furent abordées d'une manière moins ordonnées :

La co-construction systémique :

le tout est plus que la somme des parties.

Une vision qui privilégie la complémentarité, même pour lire les conflits (cf.

G.Simmel : le conflit constructeur de liens sociaux... contre...)

Définitions de la relation et situations d'escalades et autres concepts systémiques

Escalade symétrique et escalade complémentaire

Une affaire de lectures

Les logiques du conflit : extension (conflit ouvert), triangulation (conflit latent)

Pseudo-hostilité, pseudo-mutualité

Faire la différence entre conflictualité, désaccord et conflits (ouverts ou fermés)

Conflictualité : inévitable, constitutive de la vie elle-même

Désaccords : points de vue différents, divergents, opposés..

Conflits : quand un seul point de vue doit survivre : pb de valeurs ? Pb d'action concrète ?

Agressivité : protection de soi, nécessaire à la vie

Violence : subie, ressentie

En pratique :

Derrière la colère, toujours une valeur blessée (la trouver et s'y accorder)

Laisser un espace à l'expression de la frustration et/ou du désaccord (ce n'est pas approuver les points de vue exprimés)

Revenir aux faits (si possible : où, quand comment, quoi ?)

Faire exprimer les solutions souhaitées (ce n'est pas les accepter pour autant)

Plutôt qu'exprimer ses solutions/options/choix mettre en avant ses questionnements et ses doutes, ses hésitations et ses anticipations de problèmes/inconvénients des solutions évoquées

Merci aux organisatrices de cette session, les Docteurs Claire FOURCADE et Isabelle MARIN, de leur invitation confiante et de leur écoute. Et aux organisateurs du Congrès de grande qualité qui a suivi, les 19 et 20 juin.

François BALTA, Montpellier, 18 juin 2014

¹ Cf. SIMMEL G. dans je ne sais plus lequel de ses ouvrages !...

² Cf. SAMIVEL. *L'alpinisme et son énigme*. 1952

³ Cf. STENGERS Isabelle. *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*. La découverte, 2013.

⁴ DEJOURS C. *Travail vivant*. T1 et T2, Payot, 2009.

⁵ LEBRUN. J.-P. *L'avenir de la haine*. Yapaka.be/Fabert, 2011.

⁶ Cf. le chapitre sur l'identité de F.BALTA, G. SZYMANSKI *Petit traité des influences réciproques*. InterEditions, Paris, 2013.

⁷ RHINEHART Luke (George Powers Cockcroft). *L'homme dé*. Editions de l'Olivier, 1992. (1971).

⁸ Comme l'affirment Georges STEINER et Christophe DEJOURS à la suite de nombreux psychanalystes.